

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Mois du Sacré-Cœur, 626. — Prière au Sacré-Cœur, 626. — Ordination faites à St-Roch de Québec, 626. — La théorie de l'irresponsabilité, 627. — Sous le régime scolaire du bon plaisir, 628. — Conséquence d'une politique antireligieuse, 629. — Le fléau de la guerre, 629. — Bibliographie, 629. — Jacques Balmès, 630. — Neuvaine au Saint-Esprit, 640. — Memento hebdomadaire, 640.



Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes !

Mois du Sacré-Cœur

Les fidèles qui font les exercices du mois consacré au Sacré-Cœur, publiquement ou privément, peuvent gagner chaque jour une indulgence de sept ans, et une fois dans le mois une indulgence plénière, pourvu qu'ils ajoutent, aux conditions ordinaires, une visite dans une église ou oratoire public.

Prière au Sacré-Cœur

O cœur d'amour ! je mets en vous toute ma confiance ; car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés.

Ordinations faites à St-Roch de Québec le jour de l'Ascension

Isaïe Galerneau
Ernest Montreuil
Elzéar Voyer
Adolphe Garneau
Ulric Perron ordonnés prêtres
Ernest Gagnon
Joseph Paradis
Richard Cahill
Patrick Adams
Arthur Gervais

Jos. Narcisse Gignac
Jos. Napoléon Laflamme ordonnés diacres
Ls. Ludger Hudon

Jos-Jean Nap. Hunt
Amédée Boutin ordonnés sous diacres
Gustave Cloutier

Ordinations faites à la Basilique dimanche le 22

J. Napoléon Laflamme, ordonné prêtre

J. Jean Napoléon Hunt
Amédée Boutin ordonnés diacres
Gustave Cloutier

La théorie de l'irresponsabilité

“ — Nous n'avons point voulu nous occuper des meurtres exécrables qui ont ensanglanté et avili notre belle province l'hiver dernier : le respect de nos lecteurs nous interdisait de parler de ces horreurs.

“ Nous voulons faire remarquer la tendance néfaste et funeste qu'a notre barreau : de vouloir *singer* (le mot est un peu fort, mais absolument nécessaire) les effets oratoires de leurs confrères d'Europe, et de vouloir, à l'exemple de ces derniers, préconiser les élucubrations fantaisistes de Lombroso.

Les théories malsaines de cet Italien reposent sur l'atavisme, et sur une espèce de prédisposition de l'homme, sorte de conséquence fatale de la prédétermination : la résultante de ses propositions, fausses dans leur base, est tout aussi fausse ; c'est l'irresponsabilité, où l'annihilation du libre arbitre. On comprend aisément combien ce raisonnement est contraire non seulement à la saine philosophie dans ses concordances avec la psychologie, mais encore à l'enseignement de l'Eglise et à la raison, éclairée.

“ Ce système a établi un courant de fausse sensibilité, ce qu'on dénomme la sensiblerie, grâce à laquelle nous avons assisté au triste spectacle de presque tout un peuple s'apitoyant sur un assassin absolument vulgaire et bestial, et n'ayant pas un mot pas une prière, ce peuple, pour les malheureuses victimes... Jusqu'à ce qu'un beau jour, à l'audition de nouveaux crimes préparés par cet être pervers, le sentiment public se décidât enfin à retourner au bon sens, à la logique, et, par suite, se résolut à laisser la justice suivre son cours.

“ Il nous sera bien permis, en notre qualité de publiciste chrétien, de dénoncer avec indignation certains journaux qui, dans un but de réclame malsaine, ne craignent point de fausser l'opinion publique en la poussant dans cette sensiblerie dont nous parlons par des comptes-rendus de conversations plus ou moins sottes, dans tous les cas sottement sentimentales, avec ces mal-fauteurs, honte de la civilisation.

“ Il est tout aussi inepte, irraisonnable, d'éveiller des sentiments de mansuétude envers un vulgaire assassin, qu'il est opposé au bien des peuples, même au point de vue religieux, de demander l'abolition de la peine de mort.

“ Comme chrétien, je suis obligé, en conscience, d’aimer même l’assassin, de lui rendre tous les services que je pourrai, pour le bien de son âme surtout — *cût-il tué mon père!* — : mais jamais, au grand jamais, mon devoir de chrétien ne me permet ou me permettra de représenter publiquement cet assassin comme une victime, un martyr ! Il est triste de devoir rappeler des choses aussi simples et aussi claires ” (1).

Nous nous permettons d’ajouter que les avocats de ces théories sont trop bien secondés par certains médecins.

Sous le régime scolaire du bon plaisir

MONSIEUR, — Seriez-vous assez bon de m’accorder un petit espace dans vos colonnes pour donner un exemple de la façon dont l’acte des écoles publiques du Manitoba est compris et appliqué dans cette province et de quel bel esprit de conciliation les catholiques du Manitoba sont l’objet ? Dans notre district scolaire, le tiers environ des contribuables est catholique. L’un des syndics, qui est aussi secrétaire-trésorier et l’auteur de cette lettre, est catholique. Afin d’épargner les frais d’annonce pour un instituteur, j’ai écrit au bureau provincial des instituteurs, une institution annoncée dans le *Weekly Free press* dont le gérant, je dois le dire ici, mérite les plus grands éloges. L’on nous envoya une dame institutrice bien recommandée et dont les qualifications et l’habileté étaient un peu au-dessus de la moyenne des instituteurs de campagne et que l’on pouvait appeler un ornement pour sa profession. En présentant cette femme aux syndics pour son engagement, vous pensez naturellement que la première question qu’on va lui poser sera de savoir si elle est compétente. Est-elle catholique ? fut la première question. J’ai répondu que je ne savais pas que la loi m’obligeât de fournir ce renseignement. “ Si elle l’est, alors nous n’avons rien à faire avec elle. ” Maintenant si cette femme eût été catholique, ce qu’elle n’était pas, après avoir payé son passage pour venir de Winnipeg, elle eût été obligée de le payer pour retourner. Cela peut servir d’avertissement aux jeunes filles catholiques qui ambitionnent de devenir institutrices, et leur donner une idée de la justice qu’elles recevront, lorsqu’elles demande-

(1) Le Propagateur.

ront à enseigner dans les écoles publiques de cette province, soidisant libres pour tous.

SYNDIC.

Virden, 16 mars. (1)

Conséquence d'une politique antireligieuse

Si l'Espagne — pendant l'époque dite libérale — n'avait point persécuté et expulsé brutalement de ses colonies ses religieux, qui lui valaient plus que des armées, elle ne serait peut-être pas menacée aujourd'hui de perdre ses dernières possessions à l'étranger.

Le fléau de la guerre

En 1812, sur 400,000 hommes que comptait l'armée française en partant pour la Russie, 40,000 seulement revinrent, épuisés et démoralisés.

Pendant la campagne de Crimée, de janvier 1854 à juillet 1856, l'armée française perdit 95,600 hommes sur 309,400 combattants.

En 1870, plus de 600,000 français furent atteints de blessures et de maladies.

Depuis, le nombre des combattants et la puissance destructive de l'armement, ces deux facteurs de la mort, ont augmenté en même temps et dans des proportions à peu près égales. Leur produit sera terrible. Les soldats ne se compteront plus par centaines de mille, mais par millions. Les armes sont précises, à répétition et à longue portée. Des rafales de plomb raseront le sol et coucheront tout sur leur passage; l'artillerie nouvelle balayera en quelques instants des espaces aussi grands que les champs de bataille d'autrefois.

Bibliographie

LE CLERGÉ FRANÇAIS, annuaire ecclésiastique et des congrégations religieuses. 1 vol. in-8°, 1200 pages, 8 francs.

Nous avons reçu un exemplaire de la nouvelle édition de *l'Annuaire du Clergé français*, pour 1898.

Tous les renseignements concernant le clergé de France et des Colonies, y compris l'Alsace-Lorraine, s'y trouvent groupés

(1) Reproduit du "Manitoba free Press."

par diocèses : Haut-Clergé, clergé paroissial, aumôniers, séminaires, congrégations, pèlerinages, etc.

L'*Annuaire du Clergé français* est le seul ouvrage qui ait réservé aux congrégations religieuses une part aussi large qu'intéressante. Toutes sont mentionnées, classées par diocèses, avec une notice historique sur leur fondation, suivie de leurs différentes œuvres ; de plus, elles se trouvent réunies dans une table générale, suivant l'ordre alphabétique, avec l'indication de leur but et l'énumération des diocèses où chacune d'elles possède des établissements.

Cet *Annuaire*, d'une utilité incontestable pour le monde religieux, est devenu le guide indispensable de tous ceux que leurs affaires mettent en rapport avec le Clergé, les Congrégations et les Établissements d'instruction religieuse.

En vente à la Société de l'*Annuaire du Clergé français*, 19 rue Cassette, Paris, et, dans toutes les grandes librairies catholiques.

JACQUES BALMÈS

(1810-1848)

(Suite)

Le 17 juillet, une horde de va-nu-pieds se rua sur les couvents, massacra les religieux et souilla les églises par les plus horribles profanations. Les succès des carlistes ne faisaient qu'exciter les passions révolutionnaires. Les Jésuites furent expulsés, et, par un seul décret, l'épicier Mendizabal, devenu premier ministre, supprima et confisqua tous les couvents.

—Le bruit des armes arriva jusqu'à Vich. Cette maudite guerre, comme elle était venue mal à propos !

Que de fois Balmès eut la tentation de quitter sa retraite. La misère est une mauvaise conseillère et Balmès était dans une grande gêne. Il attendait la fin de la guerre, et la guerre ne finissait point. Il chercha à se créer des ressources en donnant des leçons ; mais les leçons étaient mal payées.

“ Je suis comme un oiseau en cage, écrivait-il à son ami Ristol. Je me dévore moi-même au péril de ma santé... Peut-être à Barcelone pourrais-je me charger de l'éducation de quelque enfant... ”

L'imagination de Balmès s'égarait ; évidemment le docteur de Cervera écrivait cette lettre dans un moment d'oubli.

La réponse de Ristol fut ferme : " Je n'approuve pas ton projet. A ton âge et dans ta position, il est naturel que tu désires améliorer ton sort. Mais prends patience. Tu dois devenir professeur à l'Université ou publiciste. " — Professeur à l'Université Balmès eût peut-être accepté de l'être ; mais nous ne voyons pas qu'il ait jamais été question de lui pour une chaire de professeur. Pourquoi ? Nous ne le savons pas. Il y a parfois de ces esprits originaux, de ces hommes de talent qu'une médiocrité jalouse ou la fatalité poursuivent et qui ne sont jamais mis à leur place.

Publiciste ! Balmès n'y avait jamais songé. Serait-il donc vrai qu'il fût appelé à marcher dans le chemin scabreux de la politique ? Mais il ne se sentait pour cela aucune aptitude. La poésie lui eût souri davantage Dans ses loisirs de Vich, il avait déjà composé un volume de vers.

Le docteur pourtant comprit le langage de l'amitié et répondit à Ristol : " Tu as deviné parfaitement l'intention de ma lettre. Je désirais améliorer mon sort, mais sans porter atteinte à la dignité de mon caractère, sans sacrifier les inclinations d'une âme jalouse avant tout de conserver un noble maintien. "

Et cependant, comme elle était longue, cette guerre fratricide ! Comme Balmès en suivait avec anxiété les terribles péripéties ! Une carte géographique sous les yeux, un compas d'une main, le journal de l'autre, il se rendait compte du moindre mouvement des armées.

Il s'était fait, pour vivre, professeur de mathématiques. Parfois, les coups de fusil venaient retentir jusque sous les fenêtres de la classe. Ordinairement, le cours continuait ; mais souvent aussi, maître et élèves devaient se lever et retourner chez eux. La Providence semblait vouloir que Balmès fût le témoin de ces horreurs pour en être plus tard le juge.

Dès 1836, Balmès écrivait à Ristol : " Nous ne sommes qu'à mi-chemin et c'est Isabelle qui triomphera. "

Vers 1839, les carlistes posaient les armes et la Catalogne semblait pacifiée. Enfin, le docteur allait pouvoir sortir d'une retraite qui, pour s'être trop prolongée, commençait à lui peser beaucoup.

Un deuil cruel vint à ce moment empoisonner sa joie. Sa mère,

la bonne mais austère Térésa, mourut. Cette femme, qui devinait le génie de son fils sans oser l'avouer, laissa, avant son dernier soupir, percer son orgueil maternel, et, avec ce don de seconde vue que donne parfois l'approche de la mort : " Jayme, dit-elle, un jour, le monde parlera beaucoup de toi. "

Balmès avait trente ans ; il sentait qu'il n'avait que peu de temps à vivre et personne ne prononçait encore son nom.

La prophétie de la mourante semblait irréalisable.

Quelques jours après, Balmès quittait Vich et, poursuivant un rêve déjà ancien, il venait, avec son père, s'établir à Barcelone (1840).

Le parti modéré avait favorisé la révolution, le massacre des prêtres, la fermeture des couvents. Supplanté à son tour par les révolutionnaires, pour se sauver, il se tournait suppliant vers cette Eglise si lâchement trahie.

La révolution réclamait à grands cris la spoliation du clergé. Comprenant que cette première concession serait le prélude de la spoliation des particuliers, les modérés se raidissaient contre cette exigence, à la tribune, dans les journaux.

Vains efforts ! Il fallait bien expier le sang versé.

Dans ce moment d'effervescence, une brochure paraît. Elle sort de l'imprimerie d'une ville obscure de Catalogne ; le nom de l'auteur est inconnu.

Mais son ouvrage est la meilleure défense des biens de l'Eglise.

Les catholiques sont enthousiasmés. Les modérés lisent et admirent. Martinez de la Rosa apprend par cœur des passages de ce plaidoyer. La Catalogne applaudit l'une de ses nouvelles gloires. Tout le monde prononce avec reconnaissance le nom du docteur Jayme Balmès.

Cette première brochure est bientôt suivie d'une autre encore plus éloquente, encore plus courageuse. Les carlistes avaient succombé, mais Espartero confisquait à son profit la victoire des cristinos. Balmès dénonce hardiment cette trahison ; il condamne hautement la révolution et demande un système politique monarchique d'où les carlistes vaincus ne seront pas exclus.

Dire ces choses au milieu de Barcelone, au pouvoir d'Espartero, était dangereux. Les amis de Balmès, effrayés, demandent à l'auteur d'adoucir telle et telle expression. Balmès cède, non par peur, mais par condescendance. Le livre paraît ; on le lit avec avidité. Désormais Balmès est rassuré sur le crédit qu'ob-

tiendra sa parole. Sans abandonner la philosophie et son grand ouvrage. " *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*," le docteur prend position dans la politique ; il vient de trouver sa vocation.

Mais, avant de se lancer dans ce chemin abrupt, il veut compléter son éducation politique.

Qui a beaucoup voyagé a beaucoup appris ; Balmès voyagea. Il vint à Paris ; il y trouva la plus brillante partie de la société espagnole, exilée par Espartero ; mais il eut bien soin de ne se prononcer ni pour les carlistes, ni pour les cristinos. Il passa ensuite en Angleterre où il admira beaucoup la puissante originalité de nos voisins. Enfin, après un nouveau séjour à Paris où le retenaient tant d'amis, au mois d'Octobre 1842, il revenait à Barcelone avec un plan de politique bien mûri et bien arrêté.

Espartero jugea le vaillant prêtre aussi redoutable qu'une armée et le fit sévèrement épier par sa police. Mais Balmès était résolu à marcher, un Espartero ne pouvait l'arrêter. De concert avec deux amis, Roca et Ferrer, il fonda un journal, organe de la politique qu'il voulait enseigner à son pays. La *Civilizacion* fut bientôt la feuille la plus intéressante et la plus lue de la nation espagnole.

Malheureusement, nos trois rédacteurs avaient des talents trop divers, trop originaux, pour travailler longtemps à une œuvre commune. Une marche parallèle devint bientôt impossible. Balmès se sépara de ses deux amis et fonda à lui seul la *Sociedad*.

Ce fut un coup cruel pour Ferrer, âme méditative et d'une sensibilité extrême. Le doux et délicat Ferrer ne put supporter cette brusque séparation. Il s'en revint tout triste, inconsolable dans sa montagne de Vich ; peu de temps après, il y mourut : Sans s'en douter, Balmès avait tué son compatriote et son ami.

La *Sociedad* eut un immense succès qui accrut rapidement la réputation de son unique rédacteur.

La révolution sentait tous les jours le terrain se dérober sous ses pieds. Avant d'expirer, elle voulut tenter un effort suprême, et l'on put croire un moment que les mauvais jours de la guerre civile étaient revenus. Ce ne fut qu'une lueur heureusement, mais cette lueur fut terrible. Barcelone, tombée au pouvoir d'une bande de factieux, proclama la République.

Toute la population honnête déserta la ville. Balmès se retira à la campagne dans la maison d'un ami. L'armée royale parut bientôt devant la cité rebelle. Le siège dura un mois. Quand Barcelone se rendit, elle n'était plus qu'un amas de décombres.

Balmès rentra dans la ville à la suite de l'armée victorieuse. Il trouva sa maison percée par les boulets. Un obus avait éclaté sous le canapé où d'habitude, pour ménager sa santé débile, Balmès se tenait couché en écrivant ou en dictant.

Quelques jours après, Balmès faisait paraître l'un de ses meilleurs ouvrages : *el Cristerio*. Il l'avait composé sans le secours d'aucun livre.

Voici le moment vraiment important de la vie de Balmès.

Le républicain Espartero a été renversé par l'alliance des carlistes et des cristinos. Pour rendre la paix à l'Espagne, il faut empêcher que les deux fractions royalistes, unies dans la lutte, ne se divisent après la victoire. Balmès veut prévenir un nouveau renversement du trône dû à des malentendus.

Jusqu'ici le publiciste s'est contenté d'indiquer et de répandre les principes d'une politique nouvelle : réconcilier le présent et le passé, les temps modernes avec les institutions anciennes ; étendre de plus en plus le légitime usage de la raison et de la liberté ; retremper dans la justice et la charité l'épée divine de l'autorité : en un mot, reconstituer un édifice social grandiose, à l'abri duquel toute opinion raisonnable trouvera sa place, tout intérêt légitime sa sécurité.

L'occasion était bonne pour Balmès de faire triompher cette politique intelligente et sage.

Que fallait-il pour cela ? Faire signer un contrat d'alliance entre les deux partis monarchiques, marier la jeune reine Isabelle avec le fils de don Carlos.

Cette union entre les deux branches de la famille royale devint le point culminant de la politique de Balmès.

Pour avoir une action plus forte sur l'opinion, il vint s'établir à Madrid et fonda un journal hebdomadaire, *el Pensamiento de la Nación*.

Deux sortes d'alliés s'offraient à Balmès dans sa nouvelle tâche : les chefs modérés des carlistes et les rangs supérieurs du parti cristino. Balmès, qui se faisait l'écho des aspirations nationales voyait ses partisans augmenter tous les jours. Bientôt il put se rendre cette justice qu'il avait créé et organisé le

parti catholique en Espagne. Il fit tant et si bien que, peu à peu, la nation manifesta hautement ses préférences pour le candidat de Balmès.

“ Quel dommage, disait un homme politique, quel dommage que Balmès n'ait pas un sabre à son côté, il nous sauverait. C'est le seul esprit qui voit clair dans nos dangers et le seul qui ait le courage de les affronter. ”

Un jour, on crut le moment du triomphe arrivé. Un journal quotidien, *el Conciliador*, se fondait pour soutenir la politique du *Pensamiento*. Déjà le marquis de Viluma, partisan de Balmès, s'entendait avec Narvaez, quand une immense poussée du parti modéré fit tout échouer.

D'où le parti modéré avait-il donc tiré sa force pour lutter ainsi contre la nation presque tout entière ? D'abord, de son alliance avec les progressistes, gens fort discrédités sans doute par leurs derniers excès, mais très violents. Mais ce fut surtout dans la bienveillance et l'appui moral de la France et de l'Angleterre que la petite bourgeoisie espagnole puisa sa force et son audace.

La politique à courte vue du bourgeois Louis-Philippe et l'esprit mercantile de l'Angleterre ruinèrent le plan admirable de Balmès. Isabelle ne fut pas mariée au comte de Montemolin, fils aîné de don Carlos, mais à don François d'Assise. L'Espagne fut profondément contrariée et humiliée ; elle éprouve encore aujourd'hui les tristes conséquences de la conclusion déplorable de cette affaire.

Balmès, quand il apprit cette nouvelle, se reposait dans ses montagnes natales. Sans balancer, il se fait l'organe d'une vive résistance, appuyée sur le sentiment de la fierté nationale. Il proteste, en proie à une vive indignation. Les articles deviennent véhéments, presque violents. Les modérés s'émeuvent ; ils redoutent le publiciste dont ils ont prévu la colère. Ordre est donné d'enfermer Balmès dans la citadelle de Barcelone au moindre mouvement carliste.

Cependant, les amis de Balmès s'interposent ; ils cherchent à calmer une bien légitime mais impuissante indignation. De dépit, le redoutable publiciste brisa sa plume, le *Pensamiento* cessa de paraître. “ Ecris, écris, disait Ristol à son ami. — Non non, répondait Balmès, je ne le puis, ” et, à la pensée qu'il ne pouvait plus rien pour guérir le mal dont souffrait sa patrie, ses

yeux se remplissaient de larmes : " Jamais, ajoutait-il, jamais je ne me serais attendu à un jour aussi amer. L'unique espérance qui nous restait est à jamais anéantie. " Et, faisant allusion au malheureux roi des Français qui avait fait échouer son plan : " Ce roi mal avisé, en faisant cette dernière faute, vient de signer son arrêt de mort " Cependant, un peu ébranlé par les prédictions fastueuses de la presse modérée de Madrid, il repassa dans son esprit les principes sur lesquels était fondée la politique du *Pensamiento* et, après quelques instants de réflexion, il prononça ces mots malheureusement trop prophétiques : " La félicité que l'on promet à l'Espagne ne se réalisera pas, parce qu'elle ne peut pas se réaliser. "

Balmès crut sa carrière politique terminée : il rentra dans la vie privée.

Tout le monde le regretta vivement ; mais on comprit bientôt que le docteur cédait moins au découragement qu'au mal terrible qui le dévorait. Sa santé dépérissait de jour en jour ; on pouvait craindre une crise fatale. Le médecin commanda le repos et les distractions.

Le repos, Balmès le chercha dans la calme étude de sa chère philosophie, qu'il n'avait pas oubliée même au plus fort des combats politiques. Il mit la dernière main à la *Philosophie fondamentale*, ouvrage composé en vue de substituer une doctrine saine et judicieuse à la sonore phraséologie des Allemands ou des éclectiques français.

Les distractions, ses amis les lui procurèrent dans les voyages. On lui fit visiter plusieurs fois la France et la Belgique. Mille aventures gaies, suscitées souvent avec la plus délicate attention, venaient déridier le malade et lui faire oublier un moment ses souffrances.

Un jour Balmès, avec un de ses amis, gravissait lentement les monts Cantabriques. On rencontre un curé grand admirateur du rédacteur du *Pensamiento*.

L'ami qui accompagne Balmès s'adresse au bon curé : " Monsieur le curé, lisez-vous les œuvres de Balmès, et qu'en pensez-vous ?

— Quel homme, répond le prêtre enthousiasmé, quel savoir ! C'est la plume d'un ange ! " Balmès, dont le pâle visage s'est subitement empourpré, interrompt : " Monsieur le curé, n'en dites pas davantage. Mon ami se moque de vous. Il ne vous a pas dit que je suis ce Balmès dont il vous parle. " Le pauvre

curé n'en croit pas ses oreilles et Balmès est obligé de répéter sa déclaration.

Malheureusement, rien ne pouvait arrêter le mal. D'ailleurs mille souvenirs, mille prévisions inquiètes, une rancune mal étouffée mêlaient un sentiment amer à toutes les impressions du malade.

A force de souffrir, Balmès devenait pessimiste, sans cesser pourtant de bien juger. En 1847, il disait : " Nous marchons à une dissolution sociale ; nous retournons aux siècles de barbarie, et la première victime sera la France. Je vois dans ce pays des symptômes pareils à ceux qui précédèrent la chute de Charles X. Pourtant il entrevoyait une lueur d'espoir ; il comptait sur le pape Pie IX qui venait de monter sur le trône. Pie IX pensant arrêter la révolution par des concessions, se montrait souverain très libéral . On le trouva hardi, téméraire . On demanda à Balmès son opinion : " Il n'est pas encore temps de la donner ," répondit-il.

Cependant, les attaques les plus passionnées continuaient contre le Pontife. Un silence plus prolongé eût paru répréhensible à l'ancien soldat de l'Eglise. Balmès rassembla par un effort héroïque tout ce qui lui restait de forces, d'éloquence et d'amour, et composa sa fameuse brochure : Pie IX. Pour apprécier ce dernier acte de Balmès, il faut comprendre le rôle de la Papauté et se rappeler qu'en 1847 Pie IX s'est trouvé dans une situation analogue à celle de Léon XIII en 1892. Le rôle de la Papauté ne consiste pas à se lamenter sur les ruines d'un passé plus ou moins glorieux et à chercher à le restaurer. Le dogme est invariable, mais la situation de l'Eglise dans le monde ne l'est pas. Un Pape intelligent, c'est celui qui, faisant abstraction des passions, des partis politiques, sait, pour son époque, régler cette situation de l'Eglise, et non celui qui sait le mieux quelles étaient les relations de la Papauté avec la société au temps de Constantin ou de Louis XIV. Léon XIII n'a rien innové ; il a été de son temps ; voilà tout. Les intéressés n'ont pas voulu comprendre. La résistance qu'éprouve Léon XIII Pie IX l'éprouva avant lui, plus vive encore et plus ardente.

Pie IX avait fait une grande œuvre : il avait baptisé la liberté, la saine liberté, que nous avaient enlevée deux siècles de monarchie absolue et un demi-siècle de révolutions. Il avait réconcilié la liberté avec les temps modernes et les temps mo-

dernes avec la religion, et fait du mot *ultramontanisme* le synonyme de progrès et de liberté.

Cette brochure fut un coup de foudre pour le monde catholique. Amis et ennemis furent unanimes à condamner Balmès. Les premiers blâmaient l'opportunité de l'écrit : les seconds accablèrent l'auteur de sarcasmes, d'injures et de calomnies. Pour la première fois, des coups partirent des rangs carlistes sur le rédacteur du *Pensamiento*. On alla jusqu'à l'accuser d'être ambitieux et d'aspirer au cardinalat.

Des disciples, mûs par un zèle spontané, prirent la défense du maître ainsi calomnié. Balmès, insensible à tout, ne daigna pas même se justifier. Il savait qu'il avait fait une bonne action en publiant Pie IX : sa conscience tranquille l'avertissait qu'il était dans le vrai chemin. Pie IX était calomnié en Espagne : on le trouvait hardi, excessif, révolutionnaire.

Personne n'osait prendre sa défense.

Balmès s'offrit en holocauste.

Il ne fut pas compris de ses contemporains, mais la postérité lui a donné raison.

Ces dernières émotions hâtèrent la fin de Balmès. Les médecins recommandaient toujours le repos, mais le malade était de moins en moins docile. Les derniers événements l'avaient comme galvanisé. La défaite du *Sunderbund*, la révolution du 24 février, l'agitation italienne vinrent encore augmenter cette surexcitation.

On pensa que l'éloignement de la capitale rendrait le calme à cette âme agitée. Balmès revint donc chez son frère, à Barcelone, mais, en quittant Madrid, il ne put s'empêcher de s'écrier : "Je suis tel qu'un pauvre oiseau qui cherche inutilement à se débarrasser des grains de plomb qui l'ont atteint."

Le mal en effet était sans ressource. La fièvre et l'insomnie eurent vite fait d'anéantir ce pauvre corps épuisé. On crut que l'air vivifiant des montagnes natales rendrait quelques forces au malade.

Balmès et son frère Miguel reprirent le chemin de Vich. A la vue du lieu qui avait abrité son enfance studieuse et qui renfermait la cendre encore chaude de sa mère et du jeune Ferrer, le docteur éprouva une douce joie mêlée d'une profonde tristesse et de sombres pressentiments. Il comprit que sa dernière heure approchait. Il voulut parcourir une dernière fois

ces chemins aimés, si pleins de souvenirs. Chose admirable, au contact du sol natal, le moribond sembla renaître à la vie et l'on put saisir chez lui un vague désir de conserver l'existence. Le vaillant soldat ne voulait pas mourir : il rêvait encore de luttes pour l'Eglise et il croyait que sa tâche n'était pas finie. Hélas, ce ne fut que la vive et trompeuse lueur d'une lampe qui va s'éteindre. Balmès vit qu'il fallait accepter le sacrifice et il l'accepta sans murmurer. Il ne fit entendre nul gémissement et conserva au milieu de ses souffrances une admirable résignation.

Les deux derniers jours furent remplis d'angoisses, de convulsions, d'accès de délire.

Le 9 juillet 1848, à trois heures de l'après-midi, Balmès expirait, " grand dans sa vie, non moins grand dans son trépas. "

On lui fit des obsèques dignes d'un prince de l'Eglise. L'évêque, l'alcade, le chapitre, le Conseil municipal, les habitants de Vich assistèrent à la cérémonie funèbre, portant des torches. Le nom de Balmès fut donné à l'une des places de la ville.

L'Espagne tout entière pleura la mort de l'illustre prêtre catalan. Des services solennels furent célébrés dans un grand nombre d'églises ; plusieurs oraisons funèbres furent prononcées. L'Académie espagnole, dont Balmès était membre depuis quelques mois seulement, prononça son éloge. Une souscription, où l'on voit les plus beaux noms de l'aristocratie espagnole, fut ouverte pour ériger un superbe mausolée à l'auteur de *Pio IX*. Que l'on ne s'en étonne pas. Les esprits, même les plus irrités par la célèbre brochure, vénéraient involontairement le caractère et la piété de l'auteur, qui, malgré tout, en 1848, était toujours considéré comme le docteur de la nation tout entière.

Enfin le panégyrique le plus mémorable de Balmès fut la conduite du gouvernement espagnol qui, après un débat public où Donoso Cortès se fit l'apologiste du grand publiciste catholique, essaya de mettre ponctuellement en pratique les enseignements qui remplissent les écrits de Balmès.

Le publiciste nous a fait oublier un peu le philosophe. Réparons cette lacune dans la vie d'un homme qu'un savant professeur de Saragosse comparait à " saint Augustin écrivant au XIX^e siècle " et que Mgr Brunelli appelait " le Père de l'époque actuelle. "

(A suivre)

NEUVAINES AU SAINT-ESPRIT

Un bon nombre de Curés ont déjà fait des commandes considérables de la petite Neuvaine composée, à la demande de Mgr l'Archevêque de Québec, par le T. R. Père Frédéric, Commissaire de Terre-Sainte, et recommandée par tous les Evêques de la Province.

Comme nous approchons de la Pentecôte, c'est le temps le plus propice pour répandre cet excellent petit opuscule parmi les fidèles et les faire bénéficier des indulgences attachées aux exercices qu'il renferme.

Ces exercices peuvent se faire en tout temps de l'année, mais plus particulièrement avant la Pentecôte et pendant les huit jours qui suivent cette fête.

Ils comportent les indulgences suivantes :

I. *En tout temps* de l'année, 1° 300 jours à chaque jour de la Neuvaine ;

2° *Indulgence plénière*, pendant la Neuvaine ou à l'un des huit jours qui la suivent immédiatement.

II. *Pour le temps de la Pentecôte*, 1° une indulgence de *sept ans et de sept quarantaines* pour chaque jour qui précède la fête ;

2° *Une indulgence plénière* pour l'un de ces jours, la fête même de la Pentecôte, ou l'un des jours de l'octave.

Les premières de ces indulgences sont accordées par Pie IX, les secondes par Léon XIII.

Les exercices de la Neuvaine peuvent se faire en public ou en particulier.

Prix : 50 cts la douzaine ; \$4.00 le cent ; \$35.00 le mille.

S'adresser aux *Sœurs Franciscaines*, 180, Grande Allée, Québec, ou au *Rvd M. L.-H. Piquet*, à l'Archevêché, Québec.

Memòto hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à l'Hôpital Général le 29 ; — à St-Jean Port-Joli, le 31 ; — à St-Théophile, le 1 juin ; — à Buckland, le 2 ; — à St-Eugène, le 3 ; — à Beauport, le 4.